

GÉNÉRIQUE

Réalisation : Nadav

Lapid

Scénario : Nadav Lapid

Image : Shai Goldman

Montage : Nili Feller

Son : Moti Hefetz, Aviv
Aldema

Production : Thomas
Paturel, Zehava Cohen

avec

Ariel Bronz, Efrat Dor,
Naama Preis

SEMAINE DU 1^{er} AU 07 OCTOBRE

un simple accident

Jafar Panahi

Iran, de nos jours. Un homme croise par hasard celui qu'il croit être son ancien tortionnaire. Mais, face à ce père de famille qui nie farouchement avoir été son bourreau, le doute s'installe.

sous tension

Penny

Panayotopoulou

En Grèce, Costas est depuis peu agent de sécurité dans un hôpital public sous tension. Sa famille ayant de graves problèmes financiers, il se laisse entraîner dans une combine : monter de toute pièce un dossier pour faute médicale. Entre l'appât du gain et son intégrité, le choix est difficile...

FILMOGRAPHIE

Julia Ducournau

2021 : Le Genou
d'Ahed

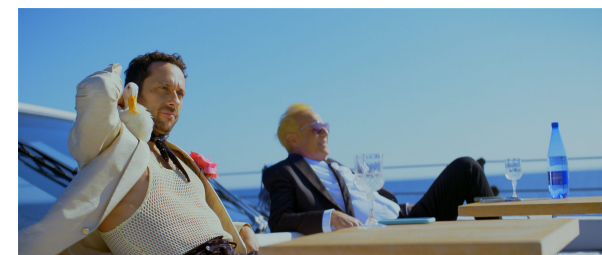
2019 : Synonymes

2014 : L'Institutrice

2011 : Le Policier

TANDEM

Cinéma, Salle Paul Desmarests



oui Nadav Lapid

2025, France, Israël, Allemagne, 2h30

09 71 00 5678 | tandem-arrasdouai.eu

2025

2026



ENTRETIEN AVEC NADAV LAPID

Comment est née l'envie de réaliser ce nouveau film sur un musicien qui a décidé de se donner corps et âme aux puissants pour les divertir, dans l'espoir d'accéder à la gloire et à la richesse ?

La question de la relation entre un individu et une communauté, ou un pays, existe dans tous mes films. Je m'intéresse à la capacité d'un individu d'exister face à un groupe. Il est important pour un artiste de chercher à comprendre l'air du temps. J'ai eu l'impression que mon film précédent, *Le Genou d'Ahed*, allait un peu au bout du cri, du refus, de la colère, du discours véhément d'opposition. Ce n'est pas un hasard si le film se terminait quand le personnage principal décidait d'arrêter avec tout ça et de devenir bon. Je me suis demandé ce que c'était d'être bon aujourd'hui dans un monde qui profondément est de plus en plus mauvais

Il est dit dans Oui qu'il n'existe que deux mots : le non du refus et de la résistance, le oui de l'acceptation et du renoncement.

Ce dont je parle dans le film va bien au-delà de la situation en Israël. Je trouvais qu'aborder ce sujet du point de vue du non avait quelque chose de démodé. La meilleure manière de parler de cette puissance qui domine le monde, c'est en étant écrasée par elle. On se heurte aux limites de la fourmi qui hurle contre un éléphant.

La soumission est la seule vérité du temps. A un moment dans le film, Y. dit à son fils « résigne-toi le plus vite possible. La soumission, c'est le bonheur. » Mes personnages se sont beaucoup aventurés dans le champ de la rage, de la contestation, de la révolte. Là, c'est le contraire. Il existait dans mes films précédents le fantasme que grâce aux poèmes d'un enfant, ou aux cris d'un homme, l'écart qui existe entre le monde dans lequel nous vivons et celui dans lequel nous devrions vivre allait se réduire, ou s'anéantir. J'avais envie d'y croire même si je savais que j'allais être déçu. Je me sentais toujours proche de personnages qui se cognaient contre des murs ou des portes fermées. Je suis toujours obsédé par ces portes ouvertes ou fermées, mais se cogner la tête contre elles, pour moi, c'est terminé. C'est devenu archaïque. La manière pour moi d'en parler aujourd'hui, c'est de montrer quelqu'un qui choisit de ramper pour arriver à se faufiler dans l'ouverture de la porte avant qu'elle ne se ferme. Je pense que cela en dit davantage sur la vérité du monde, la vérité de l'artiste dans ce moment. Y. est mon premier personnage principal passif, dans le sens qu'il accepte tout, se donne sans condition. Cela devient très intéressant sur le plan cinématographique. Par ses mouvements et ses gestes, il est le plus actif possible : il n'arrête pas de bouger, de danser. Mais en fait, sa volonté et son désir ont été stérilisés.

Le 7 octobre 2023, le Hamas déclenchait une offensive meurtrière contre Israël, suivie par de nombreuses contre-attaques de l'armée israélienne dans la bande de Gaza. Dans quelle mesure cet événement historique a-t-il bouleversé l'élaboration de votre film, dont le scénario avait été écrit au printemps de la même année ?

Je me sens un peu comme Y. puisqu'au départ je ne voulais pas réaliser un film qui soit perçu comme politique. J'étais à Paris le 7 octobre et j'ai été choqué comme beaucoup de gens par ce qui était en train de se passer en Israël. Au-delà de l'événement, puisque je suis cinéaste, je me suis demandé, au bout de quelques heures, à quoi cela pouvait encore servir de faire des films, et en particulier celui que j'étais en train de préparer, sur la condition d'un artiste. Cela a duré une dizaine de jours avant que je commence, avec prudence, à rouvrir mon ordinateur et examiner le scénario. La première phrase du scénario est demeurée dans le film. Elle provient de la bouche du chef d'état-major qui invite Y. à une guerre de chansons. La deuxième phrase est celle de Jasmine, l'épouse de Y., qui lui dit « laisse le chef d'état-major gagner. » Pour moi, ces deux phrases sont liées aux attaques du 7 octobre. La défaite magistrale de l'armée a été l'une des raisons principales de la vengeance qui a suivi. Le 7 octobre n'avait pas encore eu lieu, mais l'état d'Israël n'était pas si différent. Le scénario original a subi quelques modifications, sans être totalement transformé. Je viens d'un pays où la vie et la mort font partie du quotidien. C'est peut-être cela qui distingue un réalisateur israélien d'un réalisateur français : un réalisateur israélien ne peut pas s'échapper de l'état ou de la politique de son pays. Tu peux te cacher tant que tu veux, mais le pays viendra te trouver.